

dirent propre une grande partie de la langue romaine : si un peuple, sorti la veille de ses forêts, a conquis une civilisation très avancée, ce qu'il a de mieux à faire, quand il en vient à l'inventaire de son butin, où se trouvent des richesses nouvelles et inconnues, c'est de prendre avec les choses le nom qui les désigne et de s'approprier le tout par un droit de la victoire.

Mais une fois le latin accepté comme base nécessaire du langage nouveau, chacune de ces races si diverses voulut cependant y introduire une grande partie du sien. Quand des peuples sont mis en présence, sont mêlés par les invasions et la conquête, il doit se faire, avec le temps, une transaction de leurs intérêts, une communication de leurs mœurs, une fusion de leurs langues. Tous d'abord refusent d'abandonner leur idiome naturel, mais comme il y a nécessité de s'entendre, on est bientôt amené à des concessions, dont l'influence et le degré de civilisation de chaque race détermine l'étendue. Il y a un moment de lutte où chaque langue propose et veut faire prévaloir son mot, et c'est alors seulement qu'il existe de véritables synonymes ; l'un des deux mots ne tarde pas à être oublié ou bien il est affecté à l'expression d'une nuance particulière de l'idée. Mais c'est dans ses formes grammaticales que le fond latin de la langue est surtout modifié ; l'article désormais détermine le genre, les cas sont indiqués par les prépositions et les temps par les verbes auxiliaires ; il suit de là que les mots sont abrégés par le retranchement des terminaisons devenues inutiles pour en marquer les rapports.

Le temps seul pouvait rendre homogène la langue informe sortie de ce mélange. Mais le travail de concentration, d'assimilation des parties, d'élaboration intelligente qu'elle réclamait fut bien lent à s'opérer. Notre langue ne fut d'abord qu'une langue parlée : or, il faut que l'œil substitue son ju-